

LE DEVOIR

Premières Nations

PRÉSENCE AUTOCHTONE

ALANIS OBOMSAWIN

S'inscrire dans l'héritage
laissé par Myra Cree

Page 3



**WHAPMAGOOSTUI
ET KUUJJUARAPIK**

Le village où Inuits et Cris
vivent en parallèle

Page 7

À vol d'oiseau



Unakuluk, cher petit, un documentaire de la réalisatrice Marie-Hélène Cousineau

ARNAIT VIDEO

Ils vivent côte à côte. Ils sont blancs. Ils sont indiens. Ils sont inuits. Ils sont devenus métis. Et ils partagent un même continent. De la difficile relation entre les peuples.

NORMAND THÉRIAULT

Depuis 1980, une lueur d'espoir apparaît dans l'univers de l'archéologie. Un travail sur des sites récemment découverts en Amérique centrale a permis de décoder pour une première fois l'écriture maya, qui non seulement n'est pas phonétique, mais voit le même signe être repris sur plus d'une seule forme calligraphique. Là, les formes évoluent, se transforment, et la beauté de l'ensemble semble avoir autant, sinon plus d'importance que le personnage, ou le symbole, ou l'action qu'elle dépeint ou raconte.

Double héritage

L'Europe et, par-delà, l'Amérique et l'Asie blanche savent tout de leurs mythes fondateurs: en psychanalyse, les spécialistes, Freud en tête, dans un geste qui lie la Grèce préclassique au monde contemporain, ne

retournent-ils pas jusqu'à Homère ou autres Sophocle et Eschyle pour expliquer la vie sexuelle des êtres? Et depuis combien de siècles ne mesure-t-on pas la hauteur des pyramides pour établir le haut niveau de connaissances mathématiques des anciens Égyptiens?

En retour, sur ce continent-ci, on ignore tout ou presque des premiers peuples et des différentes cosmogonies qui ont établi leur lecture de l'univers. Demanderions-nous à un citoyen québécois de citer un seul mythe iroquois, ou huron, ou inuit, qu'à l'exception près, la réaction engendrée serait prévisible: au mieux, une réalité, réduite à une légende, serait évoquée.

Pourtant, à lire ce que raconte un Bernard Saladin d'Anglure, lui qui fréquente depuis plus de 50 ans maintenant une terre inuite située au nord du Nord, il y a là, pour expliquer les mystères d'une sexualité complexe, des récits à entendre qui font paraître simplistes les explications d'un Freud et de ses divers successeurs.

Réconciliation

Nous sommes au sud coupés de notre environnement immédiat. Les premiers gestes de conciliation posés, en vue d'une éventuelle réconciliation,

décrivent *a contrario* les politiques du passé. On remet ainsi en question les décisions qui sont à l'origine des «réserves». On veut modifier les lois qui refusaient à des peuples et à leurs citoyens leur identité. On considère enfin inadmissibles toutes ces législations qui faisaient de l'autochtone un sous-être, infantilisé par les divers protectorats qui lui étaient imposés.

À jeter un coup d'œil sur les productions culturelles des divers peuples, une richesse apparaît. Et alors on regrette que le législateur britannique, soutenu par son bras armé, ait mis fin à la culture du «potlatch», ce système économique qui a permis, sur la côte ouest canadienne, à l'art haïda d'atteindre à la magnificence. Par contre, on se félicite de l'action menée, au milieu des années 1940, par les coopératives actives dans la région de la baie d'Hudson, lesquelles ont permis qu'il y ait encore aujourd'hui une sculpture inuite, art qui pousse maintenant plus loin ses limites, au-delà de la seule représentation traditionnelle des «contes» et «légendes».

Renaissance

Des voix se font donc entendre, que maintenant on écoute. Elles racontent des mythes créateurs. Elles décrivent aussi des situations insoutenables,

surtout quand elles s'attardent sur le sort réservé à tous ces «inadaptés» qui n'ont sur terre nulle place, la vie traditionnelle n'ayant plus de raison de se poursuivre sur la terre natale et le «nouveau monde» étant pour eux une terre où les embûches sont plus présentes que les occasions de réussite.

Aussi, dans leur cinéma, après des films qui ont raconté à l'occasion un passé glorieux, d'autres images s'enregistrent où le quotidien est présenté crûment, et où il n'est pas craint de mettre en relation instants de bonheur et moments de déchéance. C'est à ce prix qu'une renaissance autochtone devient possible.

Pourtant, il n'y a pas là dans ces terres que des situations difficiles. À l'occasion de Présence autochtone, le Sud peut avoir fenêtre sur le Nord, certes, mais aussi sur les réalisations de ces concitoyens nés dans une autre culture que l'occidentale. Ce qui hier encore était au mieux de l'artisanat prend aujourd'hui une autre apparence: quand les critères de lecture se transforment, quand le regard n'est plus unidimensionnel, un autre monde peut naître. Alors, les objets et les êtres prennent vie. Et l'on découvre, nous gens du Sud, qu'à vol d'oiseau vivent ici de grandes civilisations.

Le Devoir

PARC ÉMILIE-GAMELIN

Festival
Page 2

Boréades
Page 6

MÉDIAS

Wapikoni et Paradiso
Page 3

Isuma
Page 4

LITTÉRATURE

Bernard Saladin d'Anglure
Page 4

Algonquins de Trois-Rivières
Page 5

ARTS

Robert Davidson
Page 4

Métamorphoses
Page 6



FEU, TOME 1 et FEU, TOME 2
Éditions Libre Expression
Avec sa grande saga historique Feu, Francine Ouellette poursuit la réécriture romanesque de l'histoire de la Nouvelle-France vue par les Amérindiens.
EN VENTE PARTOUT



INUIT, PEUPLE DU FROID
Georges Hébert-Germain
Éditions Libre Expression
Une rencontre inoubliable avec les habitants du toit du monde: les Inuit, une aventure exceptionnelle en un ailleurs véritable: l'Arctique
À PARAÎTRE CET AUTOMNE



PRÉSENCE AUTOCHTONE

Parc Émilie-Gamelin

Vivre en direct la création

Le grand rendez-vous autochtone de Montréal

À l'occasion de la deuxième vague du festival Présence autochtone, du 21 au 25 juin, le parc Émilie-Gamelin accueillera tous les jours plusieurs artisans iroquoiens et algonquiens. En plus de faire sur place des démonstrations de leur savoir-faire, ils seront disponibles pour répondre aux questions des visiteurs sur leur art et leur culture. De plus, des musées d'archéologie de la région de Montréal tiendront des kiosques pour donner de l'information sur leurs collections.

MARTINE LETARTE

La partie centrale du parc Émilie-Gamelin sera consacrée aux artisans iroquoiens. Cette année, Présence autochtone reçoit la visite d'invités spéciaux de la nation Cherokee, en provenance de la Caroline du Nord. Les Cherokees seraient, selon certains ethnolinguistes et anthropologues, à l'origine de la culture iroquoise. «Nous sommes très heureux de les avoir parmi nous parce qu'ils sont méconnus ici. Beaucoup de Québécois connaissent la jeep Cherokee, les vêtements de marque Cherokee, mais ils ne connaissent pas la nation Cherokee. Plusieurs sont très surpris d'apprendre qu'elle fait partie de la grande famille iroquoise», affirme le coordonnateur du site extérieur de Présence autochtone, Sylvain Rivard.

Vanneries et poteries

Comme d'autres peuples du Sud-Est américain, les Cherokees des Appalaches méridionales entrelacent des lanières souples d'*Arundinaria gigantea*, une plante aborigène robuste de la famille des bambous qu'ils teignent de couleurs chaudes et naturelles. Ils fabriquent des paniers et des petits objets jadis utilitaires et maintenant recherchés par les collec-

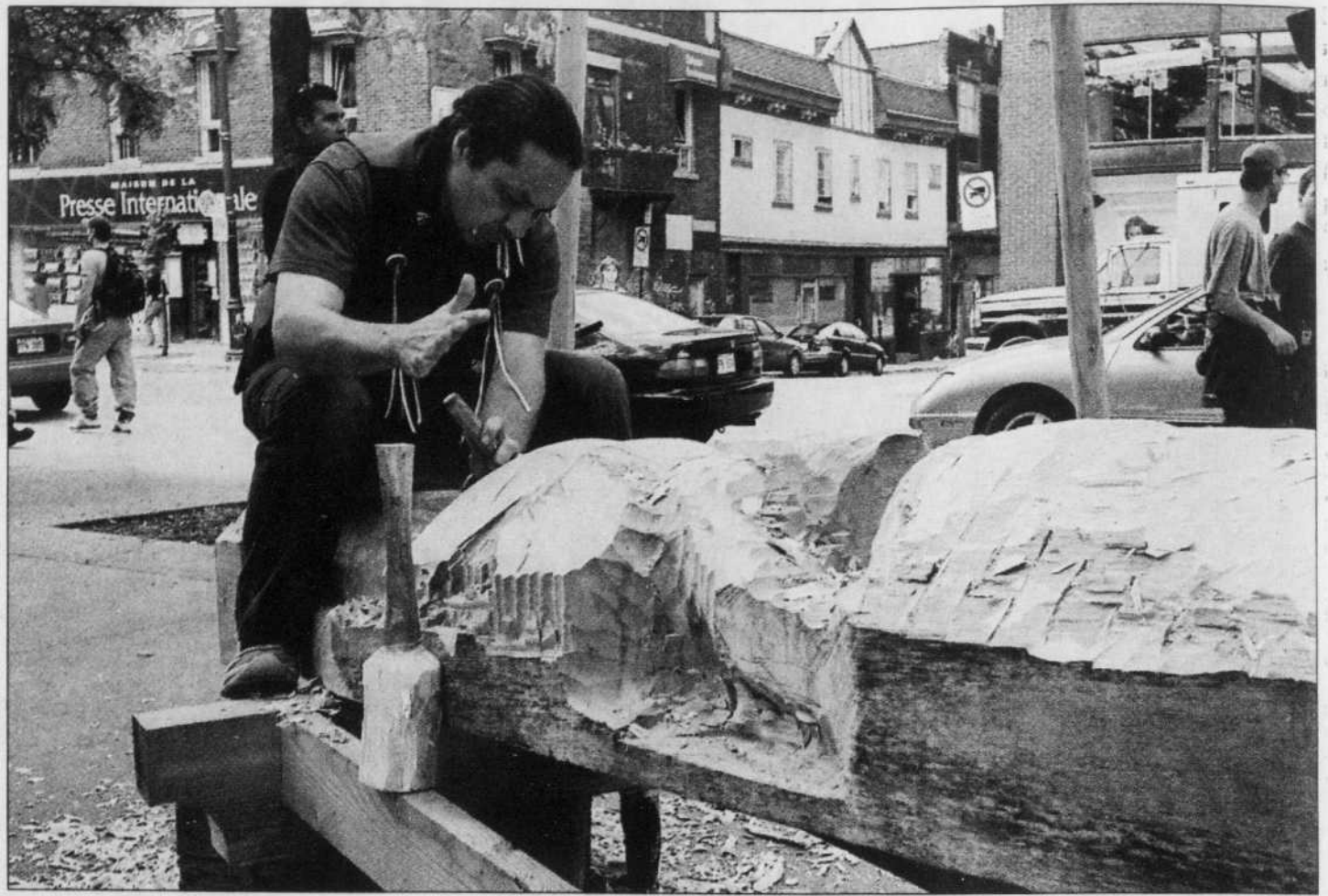
tionneurs. Quelques vannières cherokees seront présentes sur le site pour faire des démonstrations de leur savoir-faire.

Les Cherokees sont également reconnus pour leurs poteries. Ils les font cuire à plein feu, une technique qu'ils maîtrisent depuis plus de 2500 ans. Quelques potiers cherokees seront à l'œuvre sur le site extérieur de Présence autochtone pendant les quatre jours de festivités.

Iroquoiens et Algonquiens d'ici

Des artisans iroquoiens seront aussi présents au parc Émilie-Gamelin pour exposer leur savoir-faire aux Montréalais. «Des membres de la nation huronne-wendat feront des démonstrations de tissage de mocassins, de poupées et de tapis avec des feuilles d'épis de maïs», affirme M. Rivard. Les tresseurs invités sont rattachés à la Maison Tsawenhohi de Wendake, près de Québec, dont le mandat est de privilégier la sauvegarde et la transmission des métiers d'art traditionnels hurons-wendat.

Les festivaliers pourront également observer le savoir-faire de spécialistes d'orfèvrerie sur argent, de fabrication de tambours d'eau et de confection de tenues et d'accessoires iroquoiens. De



Cette année, la nation Cherokee est à l'honneur au parc Émilie-Gamelin.

SOURCE: PRÉSENCE AUTOCHTONE

plus, des membres de la communauté mohawk viendront faire des démonstrations de vannerie de frêne, de perlage, et de fabrication de pagaies miniatures.

Autour de la partie gazonnée du parc, on pourra observer des artisans de quelques nations al-

gonquiennes à l'œuvre. Il y aura des démonstrations de fabrication de tambours, de la vannerie, du travail sur de l'écorce de bouleau et de la confection de sacs. Il y aura également des kiosques où l'on fabriquera des bijoux à partir de piquants de por-épic ou de petites perles de verre.

Sculpture et artisanat

Les festivaliers auront aussi la chance d'observer le travail du sculpteur montagnais Allen Grégoire. «Son travail est tout à fait remarquable. Il sculpte un grand éventail de matériaux: l'os, l'ivoire,

la pierre et le bois. Ses œuvres sont parfois très ancrées dans la tradition, parfois plus contemporaines», explique M. Rivard.

La femme de M. Grégoire, l'artiste Johanne Blacksmith, participera également au volet extérieur de Présence autochtone. «Elle fait de la broderie sur cuir fumé. Les motifs qu'elle reproduit appartiennent à la tradition amérindienne. Elle a appris son art de religieuses lorsqu'elle était toute petite. Les pièces réalisées par Mme Blacksmith et celles de son mari sont de qualité muséale. D'ailleurs, ils fournissent la bou-

tique du musée amérindien Mashewiatsh», précise M. Rivard.

Les œuvres du sculpteur abénakis Victor Gill devraient attirer le regard des visiteurs du parc Émilie-Gamelin pendant les quatre jours de festivités. Ses mats sculptés s'inspirent de ceux créés par l'artiste Panadis au cours des années 1960. L'art de Victor Gill est un croisement d'éléments du style de Saint-Jean-Port-Joli et de la symbolique abénakise.

Enfin, l'artisan métis (micmac et abénakis) Archie Martin sera sur place pour partager avec les festivaliers ses techniques de fabrication de tambours. «Il raconte comment il va chercher son cèdre et sa peau de cervidé. Ses tambours sont fabriqués entièrement à l'ancienne. M. Martin est guide touristique dans le nord du pays et c'est quelqu'un de très intéressant que le public saura apprécier», assure M. Rivard.

Les musées d'archéologie auront leur place

Les nations iroquoiennes ont laissé un riche héritage archéologique à Montréal et à ses alentours. Plusieurs organismes et institutions conservent et mettent en valeur ces artefacts. Ils tiendront des kiosques à l'extrémité sud du parc Émilie-Gamelin. «Évidemment, les musées ne pourront pas apporter des pièces de leurs collections, mais ils auront des reproductions et donneront de l'information sur leurs activités et leurs expositions», explique M. Rivard. Ainsi, le festival permettra au public de retrouver, dans un même lieu, plusieurs approches différentes de l'histoire amérindienne.

Le Musée McCord d'histoire canadienne sera présent, ainsi que Pointe-à-Callière, le parc archéologique de la Pointe-du-Buisson, le centre d'interprétation du site archéologique Drouler/Tsiionhiakwatha, le Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal et Recherches amérindiennes au Québec. Enfin, la Mission catholique Saint-François-Xavier de Kahnawake, où sont conservés les restes de la bienheureuse Kateri Tekakwitha, la première Amérindienne nord-américaine à avoir été béatifiée, sera pour la première fois présente à Présence autochtone.

Collaboratrice du Devoir

PREMIÈRES NATIONS PRÉSENCE AUTOCHTONE CE CAHIER SPÉCIAL EST PUBLIÉ PAR LE DEVOIR Responsable NORMAND THÉRIAULT ntheriault@ledevoir.ca 2050, rue de Bleury, 9^e étage, Montréal (Québec) H3A 3M9. Tél.: (514) 985-3333 redaction@ledevoir.com FAIS CE QUE DOIS

Le Jardin des Premières-Nations a 5 ans!

Une foule d'activités tout l'été!

Des animations et visites guidées Du 15 mai au 16 juin, samedis et dimanches de 11 h à 18 h. Du 17 juin au 4 septembre, tous les jours de semaine de 11 h à 18 h.

Des expositions L'Echo des arbres: Présence de la communauté abénakise 27 mai au 4 septembre Savoirs et savoir-faire: Objets traditionnels et contemporains 15 mai au 31 octobre

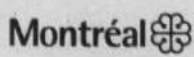
Des événements et activités culturelles Inauguration de la murale éphémère dans le cadre de la Journée Nationale des peuples autochtones Oeuvre de Jean St-Onge: Kamishta-kushpit mercredi 21 juin à 14 h Journée internationale des populations autochtones (ONU) Musique autochtone et cubaine mercredi 9 août à 11 h 30, 13 h 30 et 14 h 30

Dégustations, démonstrations artistiques, contes et musique traditionnelle...!

En primeur le spectacle de Florent Volland samedi 5 août à 14 h

Une programmation complète sur notre site internet www.ville.montreal.qc.ca/jardin

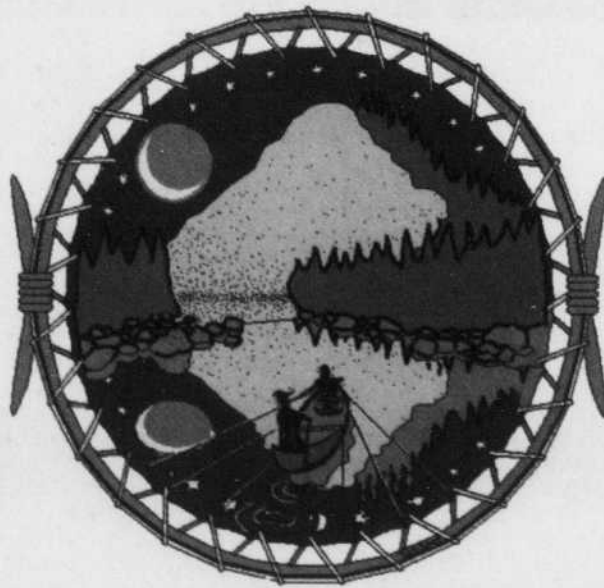
4101, rue Sherbrooke Est 514 872-1400



JARDIN BOTANIQUE 75^e ANNIVERSAIRE MUSEUM NATURE MONTREAL



Kaaispwaakaach Holdings Inc.



(aussi connue sous le nom Waswanipi Development Corporation) 58, rue Pine Waswanipi, QUÉBEC JOY 3C0 Tél.: (819) 753-2389 Téléc.: (819) 753-2842 wdc@waswanipi.net

«Ensemble pour bâtir un avenir» Subsidiaries de Kaaispwaakaach Holding Inc.

- Waswanipi Mishtuk Corporation
- Waswanipi Nabakatuk Forestry products Inc.
- Kashchuwen Construction Inc.
- Waswanipi Beton ready-mix
- Waswanipi Resources
- Waswanipi Mining Products
- Waswanipi Ambulance Services



our land. our people. our future. notre terre. notre peuple. notre avenir.

Air Inuit First Air Halutik Enterprises Inc. Nunavik Creations

Joint Venture Companies/ Coentreprises associées: Pan Arctic Inuit Logistics (PAIL) Unaaq Fisheries Inc. Nunavut Eastern Arctic Shipping Natsiq Investment Corporation Cruise North

• PRÉSENCE AUTOCHTONE •

Nouvelle présidence de Présence autochtone

Haro sur la discrimination

Alanis Obomsawin inscrit son action dans l'héritage laissée par Myra Cree

On ne pouvait trouver mieux pour reprendre le flambeau de la très estimée Myra Cree, qui assurait depuis nombre d'années la présidence du festival Présence autochtone. En effet, la non moins respectée cinéaste abénaquise Alanis Obomsawin prend le relais de celle qui fut une inspiration pour l'ensemble des Premières Nations. Entretien avec une artiste humaniste.

ULYSSE BERGERON

Avec un respect véritable et bien senti, Alanis Obomsawin rend hommage à celle qui l'a précédée à la présidence de Présence autochtone: «Myra Cree était une femme extraordinaire, tellement informée, qui avait beaucoup d'expérience, que les gens appréciaient réellement et qui était reconnue pour son travail.» Elle ajoute du même souffle qu'elle n'a aucunement l'intention de «remplacer Myra» parce que cette dernière «est tout simplement irremplaçable».

Myra Cree a été associée au festival depuis ses tout débuts. En octobre dernier, la journaliste, amoureuse des langues et qui a toujours été très active dans le milieu autochtone, perdait finalement son combat contre le cancer à 68 ans.

Son implication aura permis au festival de gagner en maturité et en reconnaissance. Ce que la nouvelle présidente souligne en admettant qu'il ne s'agit plus de se battre pour attirer une attention médiatique sur l'événement, mais bien de continuer à offrir une tribune de qualité aux artistes qui proviennent ou gravitent autour des Premières Nations.

Entre tradition et nouvelles réalités

«Il y a de plus en plus d'artistes de qualité» qui présentent les facettes contemporaines et traditionnelles des Premières Nations. «On tente d'offrir un mélange entre la tradition et les nouvelles réalités», précise-t-elle.

«De plus en plus, le succès est au rendez-vous. Le festival rejoint toujours plus de gens, particulièrement si on compare avec les premières années d'existence.» Présence autochtone attire aujourd'hui des festivaliers de tous les horizons, aussi bien des autochtones que des Québécois pure laine.

En fait, voilà qui rejoint la mission même du festival. «Il ne s'agit pas d'un festival qui ne s'adresse qu'à des gens des Premières Nations. C'est certain. C'est un événement qui s'adresse à tout le monde.» Une occasion en or de faire connaître des cultures qui restent encore trop souvent inconnues ou peu connues d'une grande partie de la population.

Coupé en deux

Exceptionnellement, la 16^e édition de Présence autochtone est scindée en deux. Le festival se déroule cette année du 25 mai au 8 juin et du 21 au 25 juin. Une situation regrettable, juge Alanis Obomsawin.

En effet, Présence autochtone est entrecoupé par



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

La nouvelle présidente de Présence autochtone, Alanis Obomsawin, regrette que le festival soit scindé en deux cette année.

la tenue des Francofolies. C'est qu'en raison du déroulement des «Outgames» et du festival Divers/Cité en août, le maire de Montréal, Gérald Tremblay, a exigé que les Francofolies se tiennent en juin. Spectra a ainsi décidé de dérouler le tapis aux artistes francophones du 8 au 18 juin.

Par le fait même, Présence autochtone a dû devancer certaines activités. Quel sera l'impact sur l'affluence qu'on estimait l'an dernier à 60 000 festivaliers? Difficile de prévoir. Mme Obomsawin ne cache pas que «cela brise le rythme. On a bien tenté de s'arranger, mais cela a été impossible».

Elle se console en précisant qu'il était important pour eux de préserver le 21 juin, cette journée la plus longue de l'année qui est aussi le Jour national des peuples autochtones. C'est d'ailleurs à l'occasion du solstice d'été que les activités reprendront vie pour entamer le dernier droit du festival.

La cinéaste

Présidente du festival pour la première fois, la cinéaste n'en est pourtant pas à sa première participation. Loin de là. À plusieurs reprises, celle qui est au

jour d'hui perçue par plusieurs comme la personnalité la mieux connue parmi les documentaristes autochtones canadiens a contribué au contenu du festival en y présentant ses films.

Le curriculum vitae d'Alanis Obomsawin déborde de réalisations. Elle est entrée à l'Office national du film (ONF) dans les années 1960. Depuis, elle a réalisé une vingtaine de documentaires. Elle s'est entre autres fait connaître en réalisant *Kanesatake: 270 ans de résistance*, un film éducatif qui retrace les circonstances historiques qui ont entouré la crise d'Oka de 1990.

Sa réputation de défenseuse de la justice sociale chez les autochtones du Canada ne peut être mise en doute. D'ailleurs, la dernière réalisation qu'elle présente au festival, *Sigwan* — qui signifie printemps en abénaquis —, est un éloge à l'acceptation des différences au sein des communautés autochtones.

«C'est une histoire pour les enfants qui propose une réflexion sur les façons de se comporter par rapport à la différence», précise-t-elle. Alanis Obomsawin a cru bon d'aborder le sujet compte tenu de ce qui est vécu dans certaines communautés où la discrimination est présente.

Un combat politique

En effet, la Loi fédérale sur les Indiens (loi C-31) qui régit l'inscription au registre des autochtones, celle-là même qui confère les statuts aux autochtones, continue de créer des divisions au sein des communautés, constate la cinéaste. Les jeunes se discriminent entre eux en se traitant de «6.1» ou de «6.2».

Mme Obomsawin explique que, dans le jargon autochtone — qui reprend ces termes à la loi C-31 — un «6.1» est un Indien inscrit de plein droit qui a le pouvoir de transmettre son identité à ses enfants, tandis que les «6.2» ne le peuvent pas. Elle ne mâche pas ses mots à ce sujet. Certains aspects de la loi ont pour effet «d'éliminer une race» en excluant certains de ses membres.

Alanis Obomsawin indique qu'elle se réjouit d'avoir renoué avec l'aspect éducatif qui caractérise les films jeunesse. D'ailleurs, elle ne cache pas son intérêt pour la réalisation de matériel qui s'adresserait particulièrement aux enfants. Une prévention nécessaire afin de susciter une compréhension toujours plus grande des différences et, du même coup, de détruire tabous et préjugés.

Collaborateur du Devoir

Wapikoni mobile et Vidéo Paradiso

Images du présent

Documenter la vie sur le territoire natal et urbain

Quand Samuel Tremblay est sorti de prison, il est retourné dans sa communauté de Pikogan. Le Wapikoni mobile qui se trouvait alors sur son chemin a été sa planche de salut.

JUDITH LUSSIER

Le Wapikoni mobile, c'est un studio de production cinéma ambulante qui s'arrête pendant deux semaines dans une communauté autochtone pour donner la parole aux jeunes. Ceux-ci sont appelés à réaliser des documentaires et sont encadrés par des réalisateurs professionnels. À ce jour, les jeunes des communautés atikamekw, algonquines, montagnaises et innues ont été formés lors des escales du Wapikoni.

Les films ainsi réalisés sont projetés dans les communautés et donnent lieu à des échanges entre différentes cultures. Certains documentaires ont même été présentés dans le cadre de festivals internationaux.

Pour se souvenir

L'initiative est de Manon Barbeau, cinéaste surtout connue pour son documentaire *Les Enfants du Refus global*. C'est au cours de ses rencontres avec les jeunes de la rue, et plus particulièrement avec les autochtones, que

Manon Barbeau s'est mise à rêver d'un projet porteur. Elle imaginait un lieu où les jeunes pourraient apprendre, s'exprimer, échanger et se revaloriser sans l'ombre de la consommation qui plane souvent sur leurs communautés.

En 2003, le Wapikoni mobile voit le jour. Wapikoni Awashish est alors une collaboratrice de Manon Barbeau. «C'était une jeune femme énergique et généreuse. Active et impliquée socialement, un modèle pour les jeunes de sa communauté. Elle représentait l'espoir pour ceux et celles de son âge trop souvent aux prises avec le désespoir», raconte Manon Barbeau.

À 20 ans, Wapikoni meurt happée par un camion chargé d'arbres coupés sur son territoire. «J'ai créé le Wapikoni mobile en réaction à cette mort absurde et révoltante. Pour que la mémoire de Wapikoni continue de vivre quelque part, porteur d'espoir», explique l'instigatrice du projet.

Être présent

Par contre, c'est «un bel adon» que le Wapikoni mobile se soit retrouvé à Pikogan lorsque Samuel est revenu sur sa terre natale. Ça a permis au rappeur qu'il est de tourner son premier film vidéo. «Étant donné qu'il y a beaucoup de musiciens dans les communautés autochtones, le film vidéo a été une façon de faire adhérer les jeunes au projet», explique Manon Barbeau. Aujourd'hui, Samian (c'est son

nom d'artiste) se produit sur plusieurs scènes. Son film vidéo a gagné des prix, et lui s'est retrouvé à chanter auprès des Loco Locass au festival Voix d'Amérique.

Il n'est pas le seul à qui le Wapikoni mobile a donné des ailes. Chaque année, une soixantaine de jeunes de 15 à 30 ans produisent un court métrage ou une œuvre musicale dans le motorisé tout équipé.

Parmi les réussites du Wapikoni, Emilien Clary a pu démontrer ses aptitudes à coordonner des projets et s'est maintenant trouvé un emploi qui met à profit son talent d'intervenant auprès des jeunes. Jackie Basile, ancienne décrocheuse, a décidé de poursuivre ses études en cinéma. Pour Damien Newashish, «il y a avant le Wapikoni mobile où [il] pensait à la mort, et il y a l'après-Wapikoni mobile...»

Présence souhaitée

Même les plus sceptiques, les chefs de bande, ont manifesté le désir de réitérer l'expérience après avoir reconnu l'apport bénéfique du Wapikoni dans leur communauté. Lorsque la caravane fait son entrée dans un village, un «momentum» est créé et l'on se mobilise autour du motorisé. Dans les réserves, où la majorité des habitants ont moins de 25 ans, voir les jeunes réaliser des documentaires et récolter des succès donne espoir.

La présence du Wapikoni mobile à Présence autochtone allait de soi. Depuis 2004, ce festival est le point de chute du Wapiko-

ni, l'occasion de présenter les fruits récoltés.

Débarquement urbain

Mais pour la 15^e édition de Présence autochtone, un autre projet de Manon Barbeau sera présenté conjointement. Vidéo Paradiso, une unité mobile s'adressant quant à elle aux jeunes de la rue, a fait une incursion cette année au Centre d'amitié autochtone de Montréal. Le but était de conjuguer les deux projets, le Wapikoni mobile et Vidéo Paradiso, en allant chercher les autochtones immigrés en ville.

Vidéo Paradiso a été imaginé par Manon Barbeau alors qu'elle créait *L'Armée de l'ombre*, un film sur les jeunes de la rue. Dix jeunes de la rue de Québec collaborent à la scénarisation et à la réalisation du documentaire primé au gala des Géméaux. Depuis sa naissance en 2004, la caravane de Vidéo Paradiso s'est déplacée au carré Viger, dans les quartiers Parc-Extension et Saint-Michel et à la place d'Youville de Québec.

Les documentaires et films vidéo résultant des deux projets seront présentés le 8 juin à la Société des arts technologiques dans le cadre de la journée «Mais éclaté» du festival Présence autochtone.

La journée consacrée à la jeunesse se déroulera de 15h à minuit. Pique-nique, musique et performances de la relève sont aussi au programme. Bref, une journée pour les jeunes autochtones qui ont envie de faire mentir les statistiques.

Collaboratrice du Devoir



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

La cinéaste Manon Barbeau

Le Conseil de la Nation Atikamekw est heureux de souligner la 16^e édition du festival **Présence autochtone**, un événement voué à la promotion et à la mise en valeur des cultures des Premières Nations.

Le Conseil de la Nation Atikamekw vous invite donc à célébrer les Premiers peuples **jusqu'au 25 juin 2006**, une occasion unique de découvrir et de partager notre richesse collective.



Conseil de la Nation Atikamekw
290, rue Saint-Joseph, C.P. 848
La Tuque, Québec
G9X 3P6
Tél.: 819-523-6153

Photographie : Serge Jauvin

LA SPIRITUALITÉ AMÉRINDIENNE

Patrick RAJOTTE
Yvon R. THÉROUX

Sous la direction de Jean-Marie DEBUNNE

LA SPIRITUALITÉ AMÉRINDIENNE

ÉTHIQUE ET CULTURE RELIGIEUSE AU SECONDAIRE

64 pages - 17,30 \$

Les éditions LA PENSÉE

En vente dans toutes les librairies

(514) 848-9042

Les prix sont indiqués sous réserve de modifications.

LA SPIRITUALITÉ AMÉRINDIENNE

NORVAL MORRISSEAU

Plus de 100 titres offerts

64 pages - 10,95 \$

LIDEC inc.

(514) 843-5991

En vente dans toutes les librairies

Les prix sont indiqués sous réserve de modifications.



PRÉSENCE AUTOCHTONE

L'Igloolik de Bernard Saladin d'Anglure

La vie avant soi

«Un dualisme sexuel est à l'origine de la conception inuite du monde»

À partir de quand peut-on dire qu'un livre est un classique? Le jugement attend généralement le poids des années. Il ne se décrète, du moins, jamais du vivant de son auteur. Ce n'est pourtant pas le cas du dernier ouvrage de l'anthropologue Bernard Saladin d'Anglure, *Être et renaître inuit: homme, femme ou chamane* (Gallimard).

CHRISTIAN RIOUX

Paris — Le livre venait à peine d'arriver en librairie qu'il était déjà rangé parmi les «classiques». Et pas par n'importe qui, mais par Claude Lévi-Strauss qui, du haut de ses 98 ans, n'hésite pas à parler de son disciple et ami comme d'*«un cas exceptionnel dans l'histoire de l'anthropologie»*.

Mais trêve de compliments. Car l'anthropologue, qui résume dans cet ouvrage plus de 30 ans de fréquentation assidue du petit village d'Igloolik, est plutôt du genre à s'effacer. Toute son œuvre a consisté à donner la parole à ces hommes et à ces femmes du Grand Nord où il a découvert et illustré quelques mécanismes de fabrication des mythes et du chamanisme.

Premiers contacts

C'est à ces populations et à leurs mythes riches et complexes que l'anthropologue d'origine française, mais Québécois d'adoption, a consacré sa vie. Est-ce de ses maîtres inuits qu'il a acquis ces talents de conteur? L'homme, qui parle parfaitement la langue inuite, raconte comme si elle datait d'hier sa première arrivée dans le Nord québécois, en 1955. Le jeune homme de 19 ans n'avait fait qu'un bref séjour en Laponie lorsqu'il traverse l'océan sur l'*Homérique* et débarque à Montréal grâce à une petite bourse de la fondation française Zeldidja. Il fait tous les métiers avant de s'enlever pour Sept-Îles, de prendre le train vers Shefferville et de poursuivre son périple en avion et en traîneau jusqu'à Payne Bay, aujourd'hui Kangirsuk. De là, on le mène à Quaqtaq où il passe plusieurs semaines avec des populations inuites qui vivent dans un camp traditionnel. À son retour, le sociologue Marcel Rioux le convainc de s'inscrire à l'Université de Montréal où il fera sa maîtrise et son doctorat.

De retour en France, les exposés de Bernard Saladin d'Anglure semblent alors contredire les thèses de son maître Claude Lévi-Strauss, selon qui les peuples autochtones du Nord avaient peut-être des techniques plus développées, mais des formes de parenté beaucoup plus simples que les autochtones du Sud. Or, les premières approches du jeune anthropologue laissent entrevoir un système de filiation complexe où les ancêtres, oncles, tantes, grands-parents, se réincarnent dans les nouveaux-nés. Cette confirmation, d'Anglure l'aura lorsqu'il se rendra finalement à Igloolik en 1971 afin d'enquêter sur la conception inuite de la reproduction de la vie.

«C'est l'endroit où j'allais revenir régulièrement pendant 35 ans. Dans le Nunavik québécois, le christianisme était beaucoup plus présent. Les premières conversions remontaient au XIX^e siècle. Il y avait donc beaucoup plus difficile d'enquêter sur le chamanisme. À Igloolik, il était encore très facile de trouver des Inuits dont les parents avaient été chamans.»

Retour aux origines intra-utérines

Lorsqu'il rencontre Ujarak, un converti à l'anglicanisme de 70 ans, et Iqalluq, une catholique dans la soixantaine, Bernard Saladin d'Anglure sait qu'Igloolik ne cessera plus de le hanter. Par un hasard inespéré, ces deux personnages avaient assisté dans leur jeunesse aux entretiens du grand anthropologue danois Knud Rasmussen qui passa dans la région. Au bout de quelques heures d'entrevue, d'Anglure aborde le sujet des récits intra-utérins dont il a eu vent au Nunavik. Lorsqu'il demande à Iqalluq si elle a déjà entendu parler de gens de sa communauté ayant conservé le souvenir de leur naissance, il se fait répondre: «Si cela t'intéresse, je peux te raconter la mien-

ne et même ma vie d'avant.» Et Iqalluq de lui raconter qu'elle avait été auparavant son grand-père maternel, ses souvenirs de sa gestation et comment elle avait changé de sexe juste avant de naître.

C'est sur ce récit fondateur que s'ouvre le livre de Bernard Saladin d'Anglure. Un récit qui démontre comment la conception du monde des Inuits est intimement liée à ces formes de réincarnation où les êtres peuvent changer de sexe et même devenir transsexuels. «Ces récits étaient entièrement nouveaux», dit d'Anglure. La première fois que j'en ai parlé dans le séminaire de Claude Lévi-Strauss, on m'a demandé ce qui prouvait que je ne les avais pas inventés.

D'Anglure compare aujourd'hui ces nombreux récits intra-utérins qu'il a patiemment recueillis au témoignage d'un Salvador Dalí qui disait se souvenir de sa naissance; ou encore au célèbre monologue d'Yvon Deschamps intitulé *Le Fœtus*. «C'est toute une théorie de l'âme, tout un système de réincarnation qui se déployait sous mes yeux», dit-il. Un système très complexe où les Inuits jouaient avec les identités sexuelles et la parenté de façon très habile.

Êtres multiples

Selon l'anthropologue, une société en crise comme la nôtre a beaucoup à apprendre de cette vision du monde. Bien avant nous, les Inuits ont trouvé des façons de concilier les identités sexuelles qui coexistent dans un être. D'Anglure ne veut pas ouvrir un débat terre à terre sur l'homosexualité ou l'*«homoparentalité»*, mais il tient à rappeler comment les mythes contribuent de façon souvent très subtile à résoudre ces contradictions. L'anthropologue Marcel Mauss n'avait-il pas expliqué que l'été était chez les Inuits la saison de l'individualisme et l'hiver, celle du communautarisme? Et cela, même sur le plan sexuel.

«En arrière-plan de cette dualité, je découvre qu'il y a des rapports de genre dans la mythologie inuite. L'été est la saison des femmes et l'hiver, celle des hommes. Ce dualisme sexuel est à l'origine de la conception inuite du monde.» Et d'Anglure ajoute que ce système permet même le chevauchement entre les sexes, avec l'apparition d'un homme-femme ou d'un troisième sexe. «Mon défi, c'est de sensibiliser notre société à cette possibilité qu'offrent nos propres mythes de créer ce troisième sexe qui peut devenir dans les situations de crise un médiateur.»

Pour d'Anglure, toutes les sociétés ont besoin de ces médiateurs et de ces chamans. «Comme des pompiers, ils vont éteindre les feux en situation de crise. Ils ont une sensibilité et une intuition particulières. Toutes les sociétés ont leurs chamans. Chez nous, ils portent les noms de grands écrivains, de poètes, ils peuvent même s'appeler de Gaulle ou René Lévesque...»

Renommer les territoires

Mais au lieu de s'inspirer de la richesse de la mythologie inuite, les gouvernements ont souvent le réflexe de l'ignorer. Quand ils ne concourent pas à sa perte. Bernard Saladin d'Anglure suit de très près les discussions de l'ONU, qui accouchera bientôt d'une déclara-

tion universelle des droits des peuples autochtones. Il se réjouit particulièrement qu'on y ait inscrit le droit des autochtones de conserver leurs croyances, leurs noms de lieux ainsi que leurs noms traditionnels.

En éradiquant des registres les noms inuits (qui sont ceux d'un ancêtre réincarné), les gouvernements, dit-il, ont créé une grave crise d'identité qui n'est pas sans expliquer les taux élevés de suicide des jeunes. Au lieu de leur envoyer des armées de psychologues, d'Anglure propose tout simplement de leur redonner leur nom.

L'anthropologue participe à deux projets financés par le ministère de la Culture du Nunavut. À Igloolik et Sanikiluaq, on est en train de réécrire les registres d'Etat civil avec les noms inuits de chacun des habitants. En septembre, pour la première fois, l'école de Sanikiluaq utilisera les noms traditionnels des enfants, jusque-là réservés à la famille.

Naissance d'un mythe

N'est-il pas étrange que le Québec, où chaque enfant porte le nom qu'il veut, ne respecte pas les noms traditionnels inuits? se demande d'Anglure. «Il s'agit de renouer ce lien social qui est à la base de la culture et de réconcilier ces populations avec leur identité», dit-il. D'Anglure cite le cas de ces jeunes Inuits à la recherche de leur propre mythologie, qui en viennent même à adopter comme surnom le numéro d'un joueur de hockey célèbre. L'expérience d'Igloolik et de Sanikiluaq, croit-il, pourrait avoir des répercussions importantes chez les populations amérindiennes plus au sud.

Mais l'anthropologue n'est pas pour autant pessimiste. Son livre se termine sur le récit fabuleux de la création d'un nouveau mythe. L'histoire dira si ce récit de «l'aïeule cannibale» — selon lequel, pour survivre, Atagutlaak aurait mangé à sa demande le cadavre de son mari — deviendra un mythe. La légende a déjà dépassé le territoire où s'est produit le drame. Le nom de cette femme morte en 1948 a été donné à de nombreux bébés nés depuis et même à l'école d'Igloolik. Un peuple qui crée encore des mythes aura toujours un avenir.

Bernard Saladin d'Anglure s'intéresse aujourd'hui aux alliances mystiques des chamans, ces mariages symboliques que l'on retrouve dans de nombreuses cultures et qui unissent un homme et un esprit. «C'est ainsi, par exemple, qu'on explique parfois les pollutions nocturnes des jeunes hommes.» D'Anglure a découvert quelques récits du genre chez les Inuits.

Nul ne sait pour autant avec quels esprits convoque l'anthropologue certains soirs. On sait seulement que son travail n'aura, comme il dit, «jamais de fin».

Correspondant du Devoir à Paris

ÊTRE ET RENAÎTRE INUIT

HOMME, FEMME OU CHAMANE
Bernard Saladin d'Anglure
Préface de Claude Lévi-Strauss
Gallimard, Paris, 2006, 429 pages

Arts

Formuler l'abstraction haïda

«Mon idée initiale est de pousser encore plus loin les frontières de cet art»

Robert Davidson, un maître de la tradition haïda, une population autochtone de la côte nord-ouest du Canada, expose enfin ses œuvres à Montréal. Les peintures et sculptures de l'artiste sont présentées au Musée McCord jusqu'au 15 octobre 2006. IncurSION au cœur de l'abstraction.

ULYSSE BERGERON

D'entrée de jeu, M. Davidson définit «l'art haïda comme un art très abstrait. Les gens qui se penchent pour la première fois sur cet art se demandent de quoi il s'agit, parce qu'il n'y a pas réellement d'éléments qui nous rattachent à la réalité».

Cet art s'articule traditionnellement autour de lignes figuratives dont l'épaisseur et les changements de direction sont inspirés de règles bien établies. S'appuyant sur des symboles tels que les animaux — particulièrement le corbeau, dont le récit sert de cosmogonie —, les Haïdas ont créé un monde artistique où chaque composante est teintée d'une dimension spirituelle. Les immenses totems monumentaux en cèdre proviennent justement de leur culture.

Pour M. Davidson, il s'agit justement de «repousser les limites de la compréhension» qu'il a de l'abstraction haïda, tout en maintenant un lien intime avec la tradition de son peuple. «Mon idée initiale est donc de pousser encore plus loin les frontières de cet art.» L'exposition présente surtout de nouvelles œuvres, dont des peintures réalisées sur la toile, du papier et des tambours en peau de cerf ainsi que des sculptures et des bas-reliefs sur panneaux de cèdre. Notons également qu'il y a ajouté deux nouvelles sculptures en aluminium.

Dans les règles de l'art

Comme le mentionne Robert Davidson, l'exposition met en scène des œuvres qui n'ont pas pour objectif de décrire ou de faciliter la compréhension de la culture

haïda, mais plutôt de proposer une démarche artistique qui s'appuie sur les règles de l'art de cette communauté. À ce sujet, il rappelle que la maîtrise des formes et des lignes a été très importante pour la conception des œuvres, car elle est, selon lui, «le squelette de toute forme d'art».

Lorsqu'on lui demande s'il n'a pas été tenté de pousser l'abstraction jusqu'au point de rupture avec l'art haïda traditionnel, il répond tout bonnement et à la blague: «Ça m'a pris plus de 30 ans pour comprendre cet art, je ne crois pas que je veux le laisser tomber maintenant.»

Cette exposition itinérante a été réalisée par le Musée d'anthropologie de l'Université de la Colombie-Britannique et elle est mise en circulation par le Musée des beaux-arts du Canada. Il s'agit de la première exposition de Robert Davidson depuis 10 ans.

Comme l'indique la directrice des expositions du Musée McCord, Moira McCaffrey: «On a surtout eu l'occasion, au cours des dernières années, de se pencher sur des communautés de l'Est. Il est donc vraiment intéressant d'ouvrir nos portes à un artiste qui vient de la côte ouest.» D'autant plus, rappelle-t-elle, que Robert Davidson est un artiste de renommée internationale qui «maîtrise parfaitement son art» et qui peut ainsi «amener l'art haïda à un autre niveau».

Exposition parallèle

Le Musée McCord profite également de l'occasion pour ressortir une collection historique d'œuvres haïda qui dormait depuis près de deux décennies dans sa réserve. En collaboration avec M. Davidson, l'institution montréalaise a sélectionné des chefs-d'œuvre rarement exposés, datant des XVIII^e et XIX^e siècles. En tout, 80 items serviront à l'exposition *Art haïda — Les voies d'une langue ancienne*. On y retrouve des bois à festin sculptés, des boîtes en bois courbé, un chapeau, des hochets et des sculptures en argile.

«Avec Robert Davidson, on a regardé la collection objet par objet afin, premièrement, de déterminer l'authenticité des objets, et ensuite, de cibler les œuvres qui étaient

exceptionnelles, impressionnantes et dans le meilleur état possible», explique Mme McCaffrey.

L'héritage de George Mercer Dawson

La collection du McCord est considérée comme une des plus importantes et des plus anciennes en Amérique du Nord. La majeure partie de celle-ci a été rassemblée par le géologue George Mercer Dawson, en 1878, au cours d'expéditions à Haïda Gwaii, (les Îles-de-la-Reine-Charlotte) situé au large de la côte nord-ouest de la Colombie-Britannique.

«On pense que c'était sa collection personnelle, parce qu'il a ramené de ses expéditions plus de pièces que ce que nous avons.» Une partie des objets recueillis par le scientifique se trouve aujourd'hui au Musée canadien des civilisations. «On utilise notre exposition pour essayer d'expliquer au public qui sont les Haïdas, comment on peut lire le vocabulaire artistique de l'art haïda. Notre exposition sert en quelque sorte d'introduction à la culture haïda», et par la même occasion, elle permet de se préparer à l'exposition de M. Davidson.

On y découvre les grands principes qui encadrent encore la vie des Haïdas, constate la spécialiste. Des principes plus que jamais d'actualité, car ils rejoignent les préoccupations relatives à l'environnement et la nature. «C'est un art extrêmement positif qui porte à réfléchir sur la place qu'occupe l'être humain. Il nous rappelle que tout être humain a la capacité de se transformer. L'autre aspect notable des deux expositions présentées est celui de la communion entre les artistes, les animaux et la nature. Ils ont encore ce lien essentiel avec la nature que nous, nous avons malheureusement perdu.»

Les Haïdas habitent un territoire constitué de 138 îles en Colombie-Britannique. Ils appellent leur terre Haïda Gwaii, c'est-à-dire «des îles du peuple». Dans le passé, ils vivaient dans des régions qui s'étendaient jusqu'à l'Alaska d'aujourd'hui. Au fil des ans, ils se sont engagés dans la défense contre la coupe rase de certaines des plus belles forêts pluviales au monde.

Collaborateur du Devoir

Cinéma

Isuma, les images du Nord

La compagnie de production de films inuite présente deux films à Terres en vues.

Diffusé en 2001, le film *Atarnajuat* a joui d'un accueil privilégié à travers le monde. Peu de gens savent cependant que ce film a été écrit, réalisé et coproduit par la première et seule maison de production inuite, Igloolik Isuma Productions.

DENIS LORD

Basée au Nunavut, Isuma a été fondée en 1990 par Zacharias Kunuk, Paul Apak Angilirq, Pauloosie Qulitalik et Norman Cohn. Sa mission première est la préservation et le développement de la culture inuite par le biais de la vidéo, d'Internet et de documents audio.

Au fil des années, Isuma a rapidement diversifié ses activités, créant Tarrriksuk Video Centre, un centre de formation télévisuelle à but non lucratif, le collectif féminin Arnaik Video et Inuusiq Youth Drama Workshop.

C'est Arnaik Video qui a produit le documentaire *Unakuluk, cher petit*, qui a été projeté le 28 mai dernier à l'ONF. Ce film de 46 minutes porte un regard très personnel sur le phénomène de l'adoption, de tout temps fort répandu chez les Inuits. La réalisatrice, Marie-Hélène Cousineau, qui fut photographe de plateau sur *Atarnajuat*, fréquente le Nunavut depuis 1990. Elle a elle-même adopté Alex à la demande de la mère biologique de ce dernier, Sylvia Ivalu.

Retour à Igloolik

Quelques années plus tard, elle retourne à Igloolik avec Alex afin qu'il rencontre les membres de sa famille biologique et qu'il comprenne qu'il est loin d'être seul dans sa situation. Tout au long du film, à travers leurs activités quotidiennes — chasse, nettoyage de peaux de bêtes, etc. — les membres de la famille d'Alex racontent leurs propres histoires d'adoption. Son arrière-grand-mère, par exemple, a eu huit enfants et en a adopté cinq.

Unakuluk n'a aucune prétention de montrer les origines et les conséquences de l'adoption; on n'y trouve aucune statistique. «Ce n'est ni un film d'anthropologie ni un film objectif», dit Marie-Hélène Cousineau, et c'est d'ailleurs la première fois que je suis présente dans un de mes films. *Unakuluk* est avant tout un cadeau que j'ai voulu faire à Alex en rassemblant sa famille.»

Les récits d'adoption ne vont évidemment pas sans charge émotive. C'est par exemple Pitaak qui racontera, avec une tristesse contenue mais palpable, n'avoir connu ses parents biologiques qu'à l'âge adulte; ces derniers lui affirmèrent ne jamais l'avoir oublié malgré tout. Mais malgré la gravité du sujet, on ne verra ici personne pleurer.

«Il y a chez les Inuits une grande pudeur dans les émotions», affirme Marie-Hélène Cousineau, et je n'étais pas pour continuer les entrevues jusqu'à ce qu'ils pleurent! Les Inuits sont dans une autre logique; ils possèdent une forme de politesse orientale. Ils ne disent pas bonjour quand ils s'en vont, pas par impolitesse, mais tout simplement pour ne pas déranger. Ils sont assez timides, mais une fois la barrière franchie, ils s'ouvrent complètement à parler de spiritualité ou de sujets très personnels. En ce sens, quelqu'un comme le poète Jean Desy, qui a été médecin à Puvirnituq, a pu dire que c'était un film complètement inuit. Mais c'est en fait un film métis, pour lequel le Sud n'est peut-être pas la première audience.»

Marie-Hélène Cousineau travaille actuellement sur le premier film de fiction d'Arnaik, dont le tournage à Puvirnituq commencera dans un mois. Coréalisé par Madeline Ivalu, la grand-mère d'Alex, *Le Jour avant le lendemain* est une adaptation du roman de l'écrivain danois Jørn Riel, qui a vécu 15 ans au Groenland.

De la toundra aux gratte-ciel

Si l'adoption est une forme d'exil, celui-ci devient encore plus tangible dans *Qallunajatuq* (Inuk urbain), premier documentaire de Jobie Weetaluktuq, un enseignant et écrivain originaire d'Inukjuak vivant actuellement à Montréal. Présenté le 31 mai dernier, ce film de 46 minutes suit la trajectoire de trois Inuits ayant quitté le Nord pour la métropole québécoise. A divers degrés, ils ont tous vécu l'itinérance, une forme de nomadisme qui est mise en parallèle avec celui du mode de vie traditionnel des Inuits, mis à mal par le gouvernement canadien.

Jayson Kunnuk s'est installé à Montréal pour l'amour d'une femme, mais son problème d'alcool l'a amené à vivre dans la rue. Son ami Charlie Adams, qui a composé la musique de *Qallunajatuq*, est venu à Montréal pour s'y faire soigner, et il exerce son talent de guitariste et chanteur à la sortie des stations de métro. Quant à elle, Pitsulala Lyta a vécu un épisode fort tourmenté où elle avoue s'être perdue dans les «partys», l'alcool et la drogue. Elle a depuis trouvé sa rédemption dans le travail de rue, s'occupant principalement des autochtones.

Il est beaucoup question de deuil, de solitude et de quête spirituelle dans ce documentaire tourné successivement à Montréal et au Nunavut. De manière symbolique, avec humour mais aussi tristesse, Charlie dira vouloir retourner un jour dans son village. «Il y a un gros poisson dans un lac à côté. J'espère l'attraper un jour.»

En mai dernier, Norman Cohn et Zacharias Kunuk complétaient le tournage de *The Journals of Knud Rasmussen*, coproduit par la firme danoise Barok Film. Ce film illustre la vie d'un chaman dans les années 1920, alors que le christianisme et le commerce bouleversaient le mode de vie traditionnel des Inuits. Le film sera présenté dans les 56 communautés du Nunavut, du Nunavik et du Groenland, avant de participer au Toronto International Film Festival en septembre prochain. Le film est en inuktitut avec utilisation sporadique de l'anglais et du français.

Collaborateur du Devoir



SOURCE: PRÉSENCE AUTOCHTONE
Unakuluk, de Marie-Hélène Cousineau

PRÉSENCE AUTOCHTONE

Algonquins de Trois-Rivières

Retour à Petite-Mission

La mémoire orale au secours de l'histoire occultée des Magouas

L'histoire s'est évertuée à effacer les traces des Algonquins de Trois-Rivières. Cependant, malgré tous les efforts mis en œuvre, la communauté a survécu avec pour seul ciment le souvenir de ses origines. En quête d'une identité spoliée, Claude Hubert et Rémi Savard ont cherché, en se guidant sur la tradition orale, les éléments à même de rétablir le fil rompu du temps. Un ouvrage, publié par Recherches amérindiennes du Québec, a ainsi vu le jour.

ESTELLE ZEHLER

Une journée quelconque, il y a environ 16 ans. Un homme se présente au bureau du ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien. Il demande à être inscrit au Registre des Indiens. Une à une, les différentes sections du formulaire sont complétées, jusqu'à la question concernant le numéro de bande. Problème! Il ne connaît pas son numéro de bande.

L'homme en question est le père de Claude Hubert. Il est algonquin, un Algonquin de Trois-Rivières. Cela il le sait. De génération en génération, la mémoire s'est transmise. Son père le lui a dit, ses grands-parents le lui ont dit. Voilà cependant qu'on lui annonce qu'il ne l'est pas sans numéro de bande. La famille Hubert entend alors des recherches pour découvrir ce fameux numéro qui n'existe pas. En effet, lorsque tous les numéros ont été émis par le ministère en 1951 et octroyés à toutes les réserves, la communauté de Trois-Rivière a été omise.

Les Hubert poursuivent par conséquent leurs recherches pour prouver leur ascendance algonquienne. Ainsi démarre l'aventure du manuscrit *Algonquins de Trois-Rivières — L'oral au secours de l'écrit* que Claude Hubert et Rémi Savard ont corédigé.

Repères ancestraux

Il apparaît très rapidement que le problème concerne un grand nombre de personnes. La communauté algonquienne de Trois-Rivières sort progressivement de son anonymat. «J'ai rencontré, se rappelle Claude Hubert, des personnes de la Petite Mission [nom officiel de la communauté depuis 1910]. Toutes indiquaient avoir des ancêtres indiens, cela ne pouvait être une coïncidence.»

Même si les archives sont d'un mutisme consternant, la mémoire a été transmise grâce à la tradition orale. «Je ne peux ignorer ce que nos aînés nous ont confié, bien que les registres ne le mentionnent pas. À la Petite Mission, les gens ne savaient ni lire, ni écrire. La première école date de 1906. Mais cela ne signifie pas que la mémoire orale est inexacte.»

Bien que nous vivions dans une société qui axe son mode d'être sur l'écrit, la valeur de la tradition orale ne peut simplement être balayée. L'oralité a donc constitué le soubassement sur lequel les travaux de recherche se sont appuyés. À sa lumière, les archives ont été passées au crible, la littérature déployée et les historiens questionnés pour transcender le long travail d'occultation mené pour effacer toute trace de l'existence des Algonquins de Trois-Rivières.

L'histoire en question

Bien avant l'arrivée des colons, certains Algonquins avaient élu Trois-Rivières pour campement



Bien avant l'arrivée des colons, certains Algonquins avaient élu Trois-Rivières pour campement d'été. L'endroit est rapidement devenu un épice de commerce de la fourrure.

d'été. À la croisée des eaux du Richelieu, de la rivière Saint-Maurice et du fleuve Saint-Laurent, la région devient rapidement un épice de commerce de la fourrure. La convoitise territoriale des colons français et anglais ne tarde pas à s'exprimer. «Pour faire face à la Nouvelle-Angleterre, la politique française reposait sur des coalitions», poursuit Rémi Savard. Or, les Algonquins ont joué un rôle très important dans le cadre des alliances franco-indiennes.

Le Dictionnaire biographique du Canada cite à cet effet nombre de chefs originaires de Trois-Rivières. En 1701 intervient la Grande Paix. L'implantation de la colonie s'organise alors et, par le fait même, les paroisses. «Elle s'accompagne d'une espèce de tentative d'éradication de toute trace indienne de la part du clergé et des élites locales.» Vers 1755-62, les rangs des Algonquins présents se voient grossir par l'arrivée d'Acadiens, dont un grand nombre sont métissés. Ils fuient la déportation. Les autochtones vivent en marge de la société coloniale en des lieux qui allaient s'apparenter de plus en plus à des bidonvilles. Fréquemment surnommés le «Petit Canada», ils étaient perçus comme des «restants de tribus» et des exclus de la société québécoise.

Émancipation par assimilation

En 1857, une loi stipule que toute personne dont le nom est inscrit dans le Registre des affaires indiennes sera considérée comme mineure, le gouvernement fédéral s'instituant leur tuteur à tous. Possibilité est toutefois laissée aux personnes de s'émanciper en faisant montre d'assimilation. Leur nom est alors effacé du registre, ainsi que ceux des membres de leur famille proche.

Les manipulations de registre sont alors légion. Des années complètes sont supprimées, en particulier quand il s'agit des «baptêmes des sauvages». Mais il est des curés rebelles qui ne se conforment pas à ces directives. Certains écrits résistent à l'épreuve du temps et des hommes. En outre, des croisements ont pu être réalisés avec des actes de mariage. L'idée de fond consistait à ne pas nommer les gens, soit à nier leur existence. Ainsi, quand une femme mettait un enfant au monde, il était fréquent que l'on indique «né de père inconnu» quand celui-ci était indien. En parallèle, il existait une volonté gouvernementale

d'établir des réserves. «Jusqu'en 1892-95, indique Rémi Savard, on retrouve dans les dossiers du ministère des Affaires indiennes la préoccupation de donner rapidement une réserve aux Indiens de Trois-Rivières.»

Mais les actions tardent. Des vertus d'assimilation étaient alors prêtées aux réserves, qui devaient de ce fait disparaître naturellement. Celles-ci étaient considérées comme des bandes régulières, contrairement aux bandes dites irrégulières que la Loi sur les Indiens de 1951 allait faire disparaître.

On trouve cependant, en marge des registres, d'autres références à la communauté de Trois-Rivières, dont la littérature. «On parle de cette petite communauté au XIX^e siècle et on lui donne même un nom: les Magouas.» Certains auteurs citent des gens à l'allure chétive, sans méchanceté, et qui ne se mêlent pas aux autres. Ces témoins — certes subjectifs, les faits subissant la distorsion de leurs perceptions — n'apportent pas moins des balises pour confirmer la présence des Algonquins dans la région. D'autres sont plus explicites. «Jacques Ferron, élevé à Louiseville, ne cesse de parler des Magouas dans ses écrits.» Le petit village algonquin y est bien présent.

Le temps de la revendication

Après une longue période de silence, le temps de

s'exprimer est venu pour la communauté. «Vous savez, témoigne Claude Hubert, au début du siècle, c'était quasiment une honte encore d'être d'origine indienne. Les gens n'en étaient pas fiers.» Leur situation sociale était très difficile. Rémi Savard approuve: «Il ne fallait pas oublier que vous étiez algonquin, mais ce n'était pas "glamour".»

Depuis, plusieurs luttes ont pris le devant de la scène publique, tel lors du projet de livre blanc déposé en juin 1969 par Jean Chrétien, alors ministre des Affaires indiennes. Au lieu de leur réserver un traitement particulier, le gouvernement avait l'intention d'intégrer les autochtones à la société canadienne. C'était leur retirer tout pouvoir de négociation.

Du fait de fortes réactions, le gouvernement Trudeau retire le livre blanc en 1971, mais il avait déclenché un militantisme latent. Aujourd'hui, pour certaines familles, il s'agit de se faire reconnaître. Ainsi, des lignées ont été explorées par les auteurs du livre. On y découvre les ancêtres Hubert, Guillemette, Boisvert, Millette, Noël, Girard, Duplessis et Comeau. «Évidemment, il y a eu beaucoup de mélanges», s'exclame Rémi Savard, et la langue a été perdue au début du XX^e siècle, mais ils se considèrent comme les descendants de ceux que l'histoire nomme les Algonquins de Trois-Rivières.

Recherches amérindiennes s'implique

Pour Sylvie Vincent, présidente de la société Recherches amérindiennes du Québec, dont la revue fête par ailleurs ses 35 ans, il était important de publier ce manuscrit. «Il traite, explique-t-elle, pour la première fois d'autochtones qui ne sont pas reconnus comme étant des Indiens au sens de la loi, malgré toutes leurs tentatives, et qui n'habitent pas dans une réserve. Or, il existe une croyance au Québec à l'effet que les autochtones ne vivent que dans les réserves et qu'il n'y a pas de métis. Ces deux phénomènes seraient réservés à l'Ouest. Il nous apparaissait vital de rendre les faits publics, non seulement pour les Algonquins, mais pour l'histoire du Québec.»

Ce fait d'armes souligne donc l'anniversaire de la revue, une revue de qualité et qui, de plus, n'est rattachée à aucune université. Elle perdure pourtant! Au fil du temps, la rédaction a élargi ses centres d'intérêt des autochtones du Québec à l'ensemble du Canada, et même à l'Amérique latine, en mixant les articles scientifiques et les faits d'actualité. La reconnaissance des Algonquins de Trois-Rivière ne pouvait qu'y être appuyée.

Collaboratrice du Devoir

À propos d'Élise

Les données généalogiques indiquent que Élise Noël, la grand-mère paternelle de Claude Nubert, était une descendante de Nicolas Lanitouy, chef des Algonquins de Yamachiche vers 1713. Ce dernier avait épousé une certaine Marguerite vers 1705. Le 5 août 1707, Nicolas et Marguerite faisaient baptiser un fils sous le nom de Noël. «Nous savons que le père de ce Nicolas se nommait également Nicolas Lanitouy, et qu'il avait épousé Marie Kanakabishchit vers 1685. En cherchant dans le vieux registre de Sillery, nous avons trouvé l'acte de baptême d'un enfant baptisé sous le nom de Nicolas le 25 avril 1651, dont le père se nommait Noël Négabamat dit Tekouerimat, né vers 1600 et mort le 19 mars 1666. Le terme Tekouerimat était un titre dynastique transmis au successeur d'un chef défunt.»

Cet ancêtre d'Élise Noël, «le premier néophyte d'importance de la colonie, selon le Dictionnaire biographique du Canada, se présenta au baptême à Québec le 8 décembre 1638». Le prénom français Noël lui avait sans doute été donné en l'honneur de Noël Brulart de Sillery; l'année précédente, cet aristocrate pieux avait joué un rôle déterminant dans la concession du territoire sur lequel les jésuites érigèrent près de Québec la célèbre réduction, qui hérita du nom de son patelin en banlieue de Reims. Noël Brulart de Sillery ne mit jamais les pieds en Amérique.

Noël Négabamat dit Tekouerimat joua un rôle important dans l'alliance franco-indienne.

E. Z.

Kateri Tekakwitha

Rachel JODOIN

CÉLÉBRITÉS Collection biographique

KATERI TEKAKWITHA

L'héroïque petite Indienne à l'échelle du monde entier

64 pages - 10,95 \$

LIDE inc. (514) 843-5991

En vente dans toutes les librairies. Les prix sont indiqués sous réserve de modifications.

ARTS ET CULTURES AUTOCHTONES

Lorraine LÉTOURNEAU

ARTS ET CULTURES AUTOCHTONES

Pour se familiariser avec l'art, l'artisanat et la culture des autochtones du Canada, de la préhistoire jusqu'à nos jours.

Manuel (214 p.) - 25,85 \$
Cahier (122 p.) - 14 \$

GUERIN, éditeur ltée (514) 842-3481

En vente dans toutes les librairies. Les prix sont indiqués sous réserve de modifications.

LES SERVICES PARAJUDICIAIRES AUTOCHTONES DU QUÉBEC CÉLÈBRENT LEUR 25^e ANNIVERSAIRE.

Aide et assistance en matière de justice criminelle et pénale pour tous les Autochtones.

Pour rejoindre le siège social :

Téléphone : (418) 847-2094
Télécopie : (418) 847-5799
Courriel : info@spa.qc.ca
Site Web : www.spa.qc.ca

L'aube des peuples

Collection créée en 1990 par Jean Grosjean et J.-M. G. Le Clézio, *L'aube des peuples* donne à lire les sources littéraires, poétiques, religieuses, sur lesquelles les civilisations ont fondé leur identité.

L'histoire du corbeau et Monsieur McGinty

par Dominique Legros

Édition originale de Québec, Canada par l'auteur

rf

L'aube des peuples
Gallimard

PARMI LES 32 TITRES PARUS

L'histoire du corbeau et Monsieur McGinty de Dominique Legros. Un Indien athapascan tutchone du Yukon raconte la création du monde.

Le dit des vrais hommes de André-Marcel d'Ans. Mythes, contes, légendes et traditions des Indiens Cashinahua.

Mon passé eskimo de Goerg Quppersimaan.

Pop Wuh, Le livre des événements, version d'Adrián Inés Chávez.

GALLIMARD

VIENT DE PARAÎTRE

Être et renaitre inuit
homme, femme ou chamane

Bernard Saladin d'Anglure

Préface de Claude Lévi-Strauss

Être et renaitre inuit, homme femme ou chamane

éditions Gallimard, collection Le langage des contes

de **Bernard Saladin d'Anglure**
préface de Claude Lévi-Strauss

La tradition orale du peuple Inuit nous réserve bien des surprises et des richesses, une cosmologie et une philosophie de la vie qui apporte des réponses originales à toutes les questions préoccupant le monde contemporain.

Cette tradition valorise aussi un étonnant genre narratif, les souvenirs intra-utérins, en éclairant la conception inuit de la personne, du transsexualisme symbolique et du travestissement, au cœur de la médiation chamanique.

Bernard Saladin d'Anglure est professeur associé à l'Université Laval.

GALLIMARD

NEAS

Nunavut Eastern Arctic Shipping Inc.

NEAS est fier de faire partie du projet de développement des Inuits.

Nous sommes là pour combler tous vos besoins en transports maritimes dans l'Arctique.

Appellez sans frais au 1 877 CAL-NEAS (255-6327)
Montréal : (514) 597-0186 www.neas.ca

• PRÉSENCE AUTOCHTONE •

Boréades de la danse

Les guerriers d'Anikihwa à l'assaut de Tiohtiake Le grand rendez-vous familial de Présence autochtone

Les grands spectacles familiaux de Présence autochtone, «Les Boréades de la danse», feront bouger petits et grands au parc Émilie-Gamelin samedi et dimanche les 24 et 25 juin, en après-midi. Cette année, les danseurs cherokees de la troupe Les guerriers d'Anikihwa, de la Caroline du Nord, sont les grands invités spéciaux. Pour ceux qui veulent pousser un peu plus loin leur niveau de connaissance des Amérindiens, deux archéologues viendront donner des conférences les 21, 22 et 23 juin.

MARTINE LETARTE

À l'occasion du festival Présence autochtone, le site du parc Émilie-Gamelin sera baptisé «Tiohtiake», le nom mohawk de l'île de Montréal. Des troupes de danse des traditions autochtones d'Amérique du Nord et du Sud viendront partager avec fierté leur riche héritage culturel avec les familles montréalaises.

«Les danses amérindiennes, avec leurs tenues traditionnelles flamboyantes, sont tout à fait spectaculaires. «Les Boréades de la danse» est vraiment un événement convivial et haut en couleurs qui saura intéresser toute la famille», affirme le coordonnateur du site extérieur de Présence autochtone, Sylvain Rivard.

Les danses iroquoiennes

Une troupe de danse mohawk viendra présenter un répertoire de danses sociales traditionnelles qui étaient pratiquées dans les maisons longues. «Les danseurs exécuteront entre autres l'une des rares danses rondes iroquoiennes notées et dessinées qui datent du début du régime anglais», précise M. Rivard.

Ce sera la première fois que la troupe de danseurs cherokees «Les guerriers d'Anikihwa» participera au festival Présence autochtone. Pour l'occasion, elle présentera une partie de son répertoire de danses sociales traditionnelles comme la danse de l'ours, la pantomime de la chasse aux castors et la danse de l'amitié. «Les danseurs nous feront également



SOURCE: PRÉSENCE AUTOCHTONE

Danse au parc Émilie-Gamelin

connaître deux danses très anciennes: l'une guerrière et l'autre dite de la queue d'aigle. Elles ont été présentées au XVIII^e siècle à un lieutenant anglais qui les a décrites dans ses mémoires», précise M. Rivard.

Encore une fois cette année, Andicha n'de Wendat sera au rendez-vous familial de Présence autochtone. Ces quatre femmes de Wendake, le village huron de la région de Québec, viendront entonner leurs chants traditionnels et des danseurs suivront les rythmes des tambours. Ce sera la quatrième année que cette troupe viendra partager une parcelle de sa culture huronne-wendat avec les Montréalais.

Les danses originales d'Amérique latine

Les festivaliers pourront aussi assister à une performance de la troupe montréalaise Mexico-Magico, fondée il y a déjà 15 ans. Elle présentera les danses les plus connues de la culture mexicaine. «Leur répertoire contient beaucoup de danses datant d'avant l'arrivée des Européens, et d'autres mélangées, qui mélangent les influences autochtones et espagnoles», explique M. Rivard, en ajoutant qu'à l'occasion de la Fête nationale, le 24 juin, Mexico-Magico organise un événement spécial sur la scène.

La Bolivie sera également bien représentée lors des Boréades de la danse cette année. Tout d'abord, la troupe Nuevo Amanecer, née en 1997, viendra présenter quelques danses des plus populaires de l'époque préhispanique.

Toujours d'origine andine, Kollasuyo sera aussi de la fête. Créée à Montréal en 1983, la troupe de ballet folklorique permet à des jeunes de demeurer en contact avec leurs ancêtres et de faire connaître leur culture partout au Québec. En cas de pluie, les troupes de danse se produiront à l'agora du pavillon Judith-Jasmin de l'Université du Québec à Montréal, située au 405, rue Sainte-Catherine Est.

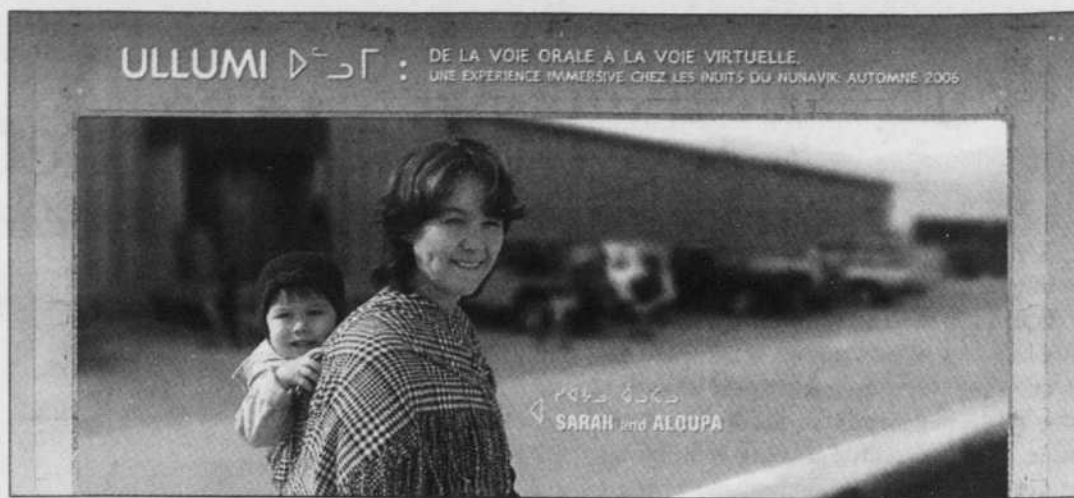
Espace conférences

Pour les gens qui désirent aller beaucoup plus en profondeur dans les us et coutumes amérindiens, Présence autochtone et Recherches amérindiennes au Québec organisent un espace de conférences et de démonstrations «Wickiup», toujours au parc Émilie-Gamelin. «Des archéologues viendront partager leurs découvertes avec des connaisseurs, des gens vraiment intéressés à en connaître davantage sur les Amérindiens. Les conférences seront assez pointues et ne ciblent pas les familles, mais plutôt les universitaires», prévient M. Rivard.

Le 21 juin à 15h, Eric Chalifoux, de Recherches amérindiennes au Québec, donnera une conférence sur l'outillage lithique. Pour illustrer la présentation, le spécialiste de la reproduction d'objets amérindiens Michel Cadieux taillera dans la pierre des pointes de flèche, des couteaux et autres objets du quotidien des Amérindiens.

Enfin, l'archéologue Laurent Girouard viendra donner une conférence sur les pipes d'argile iroquoiennes les 22 et 23 juin à 15h. Encore une fois, Michel Cadieux viendra illustrer les propos du spécialiste en fabriquant sur place des pipes d'argile.

Collaboratrice du Devoir



Une page du site Ullumi

L'Internet inuit

La naissance d'Ullumi Procéder au passage de l'oral au virtuel

De manière un peu étonnante, la 16^e édition de Présence autochtone met l'accent sur la création d'un site Internet alors que les Premières Nations sont habituellement bien pourvues dans ce domaine. Pourquoi?

DENIS LORD

Ullumi — aujourd'hui, en inuktitut — est un ambitieux projet réunissant tant des Québécois que des Inuits du Nunavik, et jumelé à un documentaire qui sera présenté à Québec et à la chaîne de télévision aborigène APTN l'automne prochain.

L'animatrice de télé Suzanne Méthot est l'idéatrice et la productrice déléguée du projet Ullumi. «Même si les Inuits sont un des peuples qui a été le plus étudié sous l'angle anthropologique et social, et qu'il existe une abondante littérature sur leur environnement, on ne les connaît pas vraiment, affirme Mme Méthot, et on a surtout diffusé des aspects négatifs. Et le projet a aussi aidé les Inuits à réfléchir sur leurs conditions de vie et leur identité. Notre webmestre, Derek Tagoona, a eu ce commentaire: «Dans le fond, on ne se connaît pas tant que ça».

Initiative du Sud mais dans une perspective nordique, site trilingue, Ullumi veut sensibiliser les gens du Sud à la réalité du Nord, la démystifier, et offrir aux Inuits un miroir de cette réalité. «Nous voulons, explique Suzanne Méthot, présenter le quotidien des Inuits, leur vie d'aujourd'hui sans analyse ni jugement de valeur.» La mise en ligne graduelle du site se fera à partir de novembre.

Fenêtre sur le Nunavik

Faisant un grand usage de la technologie Flash, Ullumi propose 14 visites virtuelles (aéroport, maison, territoire, frigo communautaire, etc.) du Nord rendant compte tant des traditions que de la modernité. C'est une fenêtre ouverte sur l'éducation, la politique, les liens intergénérationnels et la culture. On y retrouve un forum sur l'emploi, une section ludo-éducative où l'on compare les prix des aliments au Sud et au Nunavik. Un espace est accordé aux «role models», infirmières, professeurs ou sportifs, figures positives qui peuvent transmettre leur passion pour leur métier.

À Ullumi, on met l'accent sur l'interactivité; l'image et le son sont privilégiés par rapport au texte. Pour Henry Welsh, directeur des communications de Présence autochtone et spécialiste de la préhistoire, le langage du virtuel se rapproche davantage des traditions orales, celles des Inuits en particulier, que l'écriture. «Le virtuel, explique-t-il, avec sa polysémie, son interactivité et sa non-linéarité, convoque davantage de figures que l'espace écrit, plus artificiel dans le contexte. Il rend aussi mieux compte de la perméabilité entre les différents univers — le quotidien, les légendes — et offre un meilleur rapport d'immédiateté.»

Dans cette optique, des membres de l'équipe d'Ullumi donneront le 21 juin prochain un atelier proposant une réflexion sur le passage d'une culture de tradition orale à l'utilisation de la technologie virtuelle pour la transmission des savoirs.

Convergence Nord-Sud

Associé au site Internet, le documentaire Ullumi (52 minutes) a été coréalisé par Tunu Napartuk, Evie Mark, Qajaaq et Lena Ellsworth, et propose un point de vue critique sur les thèmes du «leadership», de la langue, de l'identité et des femmes.

Choisis sur le terrain, ces quatre jeunes réalisateurs ont été formés dans les ateliers des Films de l'Isle. Cette confluence de talents et d'énergies illustre bien la volonté d'Ullumi de tisser des liens entre les communautés. «Le volet de la transmission du savoir à travers l'équipe a été très important, précise Suzanne Méthot. Pour le site par exemple, les programmeurs inuits se sont impliqués dans le contenu et dans la direction; en échange, nous leur avons donné l'occasion de développer leur maîtrise des technologies Internet.»

Les droits du volet Internet d'Ullumi sont partagés à parts égales entre Films de l'Isle et Turbulent Média inc., une firme montréalaise spécialisée dans le développement de logiciels Internet et d'applications interactives pour le cinéma, la télévision et les communications. Le département Internet de Kativik, qui gère tous les contenus virtuels officiels du Nunavik, est également impliqué dans le projet, tout comme l'agence Science-Press, qui contribuera au renouvellement mensuel de la section «La Science dans le Nord».

Collaborateur du Devoir

Sculpture

La pierre, l'homme et la bête Métamorphoses, célébration des chamans

Jusqu'au 30 juin, la Guilde canadienne des métiers d'art, en association avec la Fédération des coopératives du Nouveau-Québec, présente l'exposition Métamorphoses, qui regroupe onze des meilleurs sculpteurs inuits du Nunavik.

DENIS LORD

Maurice Achard est le commissaire invité de cette exposition dont les participants proviennent de cinq villages: Inukjuak, Puvirnuituk, Akulivik, Ivujivik et Kanqisjuak. Directeur du Centre d'art contemporain Circa, M. Achard est un des grands spécialistes de la sculpture du Nunavik. Il est le conservateur attitré de l'imposante collection de la Fédération des coopératives du Nouveau-Québec, qui comprend des œuvres d'art, mais aussi des armes, des jouets et des vêtements. Une part de cette collection a été exposée en Europe et en Asie.

C'est M. Achard qui a choisi les artistes et le thème de Métamorphoses. «Les représentations d'animaux et de scènes de la vie traditionnelle — chasse, pêche, etc. — sont ce qu'on connaît le mieux de l'art inuit. Mais plus inspirantes sont les légendes, depuis longtemps transmises oralement dans tout le cercle circumpolaire. Elles illustrent cette faculté qu'avaient certains chamans de se transformer, d'emprunter des formes animales. L'œuvre de Noah Echalook, par exemple, traite d'une légende très connue, celle de Kautajuaq, un orphelin pauvre et maltraité. Grâce à une intervention d'un homme dans la Lune, il devient un géant et se venge de ceux qui lui ont fait du mal.»

Le thème de Métamorphoses permet également aux artistes de puiser dans leur propre imaginaire pour créer des mutations à la mesure de leur inventivité. C'est le cas de la sculpture d'Éli Eljasiapik, qui montre un couple où l'homme se transforme en ours et la femme, en morse.

Des œuvres remarquables

De talent exceptionnel, ayant appris leur art dans un cadre familial, les 11 sculpteurs de l'exposition, tous nés avant 1951, ont été élevés dans le mode de vie traditionnel des Inuits. «Ils ont vécu en igloo», explique Maurice Achard, se rappellent des longues nuits où l'on se racontait des histoires. Ils ont chassé et connaissent bien la morphologie des animaux.»

Leurs sculptures en stéatite ont été créées spécialement pour l'exposition et sont de dimensions de beaucoup supérieures à ce qu'on retrouve sur le marché. «C'était un défi de convaincre ces artistes de se plier aux contraintes de l'exposition, de dire M. Achard. Ils doivent parcourir de longues distances pour aller chercher la stéatite, l'extraire du sol avec une barre à mine et la rapporter en VTT ou en motoneige. Ils ne font pas ça pour l'argent, parce qu'ils auraient pu faire plusieurs petites pièces qui leur auraient rapporté davantage.»

De fait, la beauté et les dimensions spectaculaires des œuvres ont créé une vive impression au vernissage, tout comme à la Fédération des coopératives du Nouveau-Québec, qui diffuse les sculptures du Nunavik à travers le monde. Leur mise en valeur, en 1949, a été à l'origine de la création de la Fédération, qui vend aujourd'hui du pétrole, des vêtements, des aliments, etc., avec un chiffre d'affaires de 125 millions de dollars. «Les Inuits, de dire M. Achard, ont un immense respect pour leurs sculpteurs et la Fédération tient à conserver ce marché, même s'il est peut-être aujourd'hui déficitaire.»

Maurice Achard est responsable des projets en milieux amérindiens et inuits pour l'intégration des arts à l'architecture au gouvernement du Québec. Selon lui, l'art du Nunavik est sans doute plus brut et moins poli que celui du Nunavut, mais il est plus puissant, en raison du traitement dans les formes et de la puissance de l'expression.



RONAL LABELLE
Sculpture d'Éli Eljasiapik

100^e anniversaire

La Guilde canadienne des métiers d'art fut la première organisation au Canada à promouvoir l'art inuit, tenant en 1949 la toute première exposition-vente consacrée à ce peuple. L'organisme célèbre cette année son 100^e anniversaire et présente pour l'occasion quelque 160 sculptures, gravures et artefacts du Nunavik datant de 1900 jusqu'à nos jours, sélectionnés dans sa collection permanente. Pour faire le lien entre Métamorphoses et la collection de la Guilde, les 11 sculpteurs du Nunavik ont été invités à produire des œuvres de plus petite dimension. Plusieurs d'entre eux venaient pour la première fois à Montréal et ont découvert avec étonnement à la Guilde des pièces fabriquées par leur oncle, leur père ou leur grand-père.

Outre les artistes déjà cités, Métamorphoses présente des œuvres de Aisa Amittu, Mattiisi Iyaituk, Adamie Anautak, Thomassie Echalook, Tamusiapik Siuarapik, Jobie Arnaituk, Jobie Uqaituk, Lucassie Echalook et Joanasie Jack Itukallak.

Collaborateur du Devoir

GUILDE CANADIENNE
DES MÉTIERS D'ART
1460, rue Sherbrooke Ouest,
Montréal
☎ 514 849-6091

Depuis 10 ans Onze nations en fête!



Geoffrey Kelley
Ministre délégué
aux Affaires autochtones

Dix années se sont écoulées depuis que le 21 juin, jour du solstice d'été, a été déclaré Journée nationale des Autochtones. Pour ces peuples, reconnus pour leur spiritualité et la richesse de leurs traditions, le solstice d'été est la fête de la lumière. Cette journée, la plus longue de l'année, permettrait, selon la tradition autochtone, d'accumuler la force, la sagesse et l'énergie nécessaires à toute réalisation.

Profite de la Journée nationale des Autochtones pour rendre hommage aux Premières Nations et aux Inuits, et souligner ainsi leur importante contribution à la société québécoise. Les festivités qui ont lieu aux quatre coins du Québec constituent autant de rendez-vous nous permettant de célébrer la culture, le patrimoine et l'héritage des peuples autochtones.

À titre de ministre délégué aux Affaires autochtones, je souhaite mes meilleurs vœux aux onze nations autochtones du Québec.

gkelley

Secrétariat
aux affaires
autochtones

Québec

• PRÉSENCE AUTOCHTONE •

Nunavik

Vivre l'isolement dans les jumelles du Nord

Whapmagoostui et Kuujuarapik, imbriqués mais séparés

C'est unique au Canada, sinon en Amérique du Nord. Dans un village du Nunavik à peine plus gros qu'un stationnement de Wal-Mart, deux Premières Nations vivent côte à côte. Dans ce village double de la baie d'Hudson, les Inuits et les Cris — 1215 personnes au total — possèdent chacun leur école, leur service de police et d'incendie, et même leur ligne aérienne!

DENIS LORD

Au 55^e parallèle nord, là où la baie d'Hudson se jette dans la Grande rivière de la Baleine, Inuits et Cris se rencontrent et se mêlent, aux limites de leurs territoires respectifs. Les deux peuples fréquentent la région depuis près de 3000 ans. Au fil des années, tous deux se sont sédentarisés. On dit que c'est un des très rares endroits au Canada possédant officiellement trois noms: Kuujuarapik, Grande rivière de la Baleine et Great Whale River. Mais dans les faits, on a ici affaire à deux entités administratives distinctes, bien qu'étroitement imbriquées: Kuujuarapik pour les Inuits, Whapmagoostui pour les Cris, qu'on appellera K et W pour simplifier.

Plat pays

L'architecture de Kuujuarapik et Whapmagoostui semblera morte au visiteur du Sud. Comme dans toutes les agglomérations nordiques, les maisons, manufacturées dans le Sud, sont très uniformes. En périphérie de la bourgade, des cabanes aux murs de tuiles, l'air abandonnées, où vivaient autrefois Cris et Inuits. Bien qu'ils soient confortables, les deux hôtels locaux, avec leur devanture de tôle ondulée, ressemblent davantage à des «shops» de quartier industriel.

Les rues de Kuujuarapik sont faites de sable. Ça vous revole à la figure quand le vent souffle, ou que passent les omniprésents VTT. C'est très «western», mais nordique! Aucune route ne reliant K/W à quoi que ce soit, les seules voitures s'oxydent doucement dans l'impressionnant dépôt municipal, qui ferait n'importe où ailleurs la fortune d'un vendeur de pièces usagées. Il n'y a de clôture nulle part, sinon autour du cimetière et de la piste de l'aéroport.

Comme partout au Nunavik, les chiens se promènent en toute liberté. Le seul à avoir jappé après moi était attaché! Et comme partout au Nunavik, il y a des enfants, beaucoup d'enfants, magnifiques, libres eux aussi, se baignant sans surveillance dans la Grande rivie-

re de la Baleine. Soixante-dix pour cent de la population du Nunavik a moins de 20 ans!

Deux solitudes

Les Cris de K et les Inuits de W partagent le même code postal et utilisent le même alphabet syllabique. Ils ont tous les deux l'anglais comme langue seconde et privilégient la religion anglicane. Les liens s'arrêtent là ou presque. Manifestement, les fusions municipales ne sont pas passées par ici. Deux administrations différentes se partagent un périmètre peut-être équivalent à celui du Plateau-Mont-Royal, mais avec une population infiniment moindre. W a le statut de réserve, K est une municipalité. K et W ont chacune leur école, leur service de police et d'incendie et leur radio communautaire. Chaque communauté est desservie par une flotte aérienne distincte, dont le titre annonce la couleur: Air Inuit et Creebec. Il n'y a qu'un seul CLSC, mais il abrite des infirmières attirées à chacun des peuples.

«Aujourd'hui, affirme Pierre Roussel, secrétaire-trésorier de K, la population inuite diminue, et celle des Cris augmente. Plusieurs familles inuites ont déserté K pour Umivjak en 1985, craignant un impact négatif des barrages hydro-électriques. Entre 1985 et 2005, les Cris, eux, sont passés de 500 à 800 personnes. Ils construisent de nouvelles résidences chaque année. Il faut dire qu'ils bénéficient de meilleurs programmes de subvention à l'habitation que les Inuits, sont exemptés de taxes et se sont enrichis avec la Paix des braves.»

Rapprochement

Les deux administrations font tout de même des rapprochements. La nouvelle église anglicane est le fruit d'une collaboration entre Inuits et Cris, tout comme les égouts et un aqueduc, dont les travaux ont commencé en 2005, et qui feront de K le seul village du Nunavik possédant l'eau courante. D'autres projets ont échoué, comme celui d'un centre culturel conjoint. «Nous n'avons pas assez d'argent pour suivre les Cris», ex-



DENIS LORD

Au 55^e parallèle nord, là où la baie d'Hudson se jette dans la Grande rivière de la Baleine, Inuits et Cris se rencontrent aux limites de leurs territoires respectifs.

plique Pierre Roussel.

Pour le maire inuit, Lucassie Inukpuk, ce serait préférable qu'il n'y ait qu'une seule municipalité, mais ce n'est pas demain la veille. «C'est déjà difficile de faire travailler ensemble nos services de police.» Il n'y a pas longtemps, les policiers cris ne pouvaient procéder à une arrestation sur le territoire inuit et vice-versa. Pierre Roussel n'y croit pas non plus. «Les Cris, comme les Inuits, sont fiers de leur culture, c'est normal. Il y a certains problèmes entre eux lorsqu'ils sont adolescents, mais c'est tout. Pour les rapprocher, on les fait jouer dans les mêmes équipes sportives.»

Vie et mort dans le Nord

«La Convention de la Baie-James a dressé une frontière entre les communautés cris et inuite. Avant, il n'y avait qu'une seule administration.» C'est le prêtre anglican de

K/W qui s'exprime ainsi, Tom Martin, 69 ans, un colosse de 6'4" arrivé ici il y a 21 ans. Il donne des messes séparées pour chaque communauté sauf à Pâques, Noël, et lors des enterrements. Dans ces occasions, et lors de la chasse au béluga, des activités sportives et des sorties dans les bars, Cris et Inuits se mélangent.

Ces deux peuples sont-ils si différents, hormis le fait que les Cris, hommes ou femmes, soient de méchantes armoires à glace? Selon Tom, les Cris ont un meilleur sens de l'humour, dans lequel ils peuvent se montrer cruels. Leur sens de la famille et leur respect des aînés sont plus développés que chez les Inuits, pour qui l'individu vient en premier. Les Inuits sont généralement d'une grande timidité; on dit qu'il ne faut jamais poser une question à un Inuit avant d'avoir passé deux heures avec lui.

Si les deux peuples ont été traditionnellement ennemis, on ne peut aujourd'hui parler de racisme. Les seuls incidents opposent des gens ivres ou stupides. Plusieurs couples mixtes sont installés d'un côté ou l'autre de la frontière. Où habiter dans ces cas? On ne paye pas de taxes chez les Cris; par contre, chez les Inuits, un logement, électricité comprise, coûtera 200 \$ par mois, soit quatre fois moins qu'à W.

Inuits et Cris sont confrontés à un haut taux de suicide, trois fois plus élevé que la moyenne nationale. Vingt-cinq pour cent des décès au Nunavik sont dus au suicide et une fois sur quatre, ils arrivent entre 11 et 17 ans. K/W a été relativement épargné par ce fléau, mais Tom Martin y a tout de

même été confronté. «Ça vient de l'isolement, des familles brisées. Nous élevons une génération d'enfants en colère. Certains jouent dans la rue jusqu'à 2h du matin. Leurs parents sont absents, jouent et boivent. Quand les enfants se font arrêter pour vol ou vandalisme, il faut chercher leurs parents au bar... ou à l'église. De prétendus chrétiens jugent leurs semblables et disent: "Tu n'es pas bon, tu iras en enfer". Alors les gens se suicident en se disant: "De toute façon, je vais aller en enfer."» «Ici, l'es "pogné" avec la communauté, ajoute Chris, le fils de Tom, policier à Kuujuarapik. Si tu fais une erreur, tu vas en entendre parler pendant des années.»

Collaborateur du Devoir

21 JUIN

JOURNÉE NATIONALE DES AUTOCHTONES

ABÉNAQUIS • ALGONQUINS • CRIS
ATTIKAMEKS • HURONS-WENDATS
INNUS • MALÉCITES • MICMACS
MOHAWKS • NASKAPIS • INUITS

Depuis 10 ans

Onze nations en fête!

Bien avant l'arrivée des Européens, les Autochtones célébraient déjà le solstice d'été. Le gouvernement du Québec est fier de prendre part aux festivités entourant le dixième anniversaire de la Journée nationale des Autochtones. Profitons de ce jour de fête pour découvrir l'héritage exceptionnel des onze nations autochtones du Québec.

Québec

www.autochtones.gouv.qc.ca



Bernard ASSINIWI

LA MÉDECINE DES INDIENS D'AMÉRIQUE

L'ouvrage comporte une taxinomie complète des plantes utilisées par les Amérindiens dont l'auteur décrit les propriétés et les usages.

448 pages - 34,40 \$

GUÉRIN littérature
(514) 842-3481

En vente dans toutes les librairies
Les prix sont indiqués sous réserve de modifications.



Donald C. BARNETT

CÉLÉBRITÉS collection biographique

POUNDMAKER

Porte-parole des Cris des plaines de l'Ouest

64 pages - 10,95 \$

LIDEC inc.
(514) 843-5991

En vente dans toutes les librairies
Les prix sont indiqués sous réserve de modifications.

Guilde canadienne des métiers d'art

1460, rue Sherbrooke Ouest, suite B
Montréal, T 514.849.6091
www.guildecanaidiennedesmetiersdart.com

MÉTAMORPHOSES

ONZE SCULPTEURS DU NUNAVIK

Aisa Amittu	Adamie Anautak
Jobie Amaituk	Lucassie Echaloock
Noah Echaloock	Thomassie Echaloock
Eli Elijasiapik	Joanasi Jack Ittukallak
Mattiusi Iyaituk	Tamusiapik Sivuarapik
	Jobie Uqaituk

du 25 mai au 30 juin 2006

Mardi au vendredi, 10h à 18h • Samedi, 10h à 17h

Commissaire invité : Maurice Achard



16^e édition

PRÉSENCE Montréal AUTOCHTONE

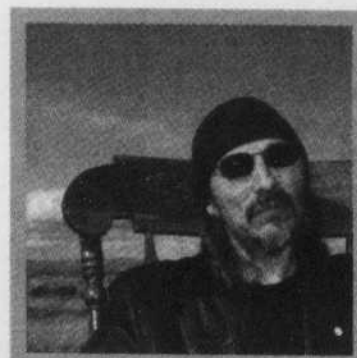
du 25 mai au 8 juin et du 21 au 25 juin 2006



INDIAN SUMMER: THE OKA CRISIS



A BRIDE OF THE SEVENTH HEAVEN



TRUDELL

films et vidéos

Le meilleur de la production récente

fiction, documentaires, courts et longs métrages, vidéos d'art et films d'urgence

Samedi, 3 juin | 14 h Indian Summer: The Oka Crisis
| 18 h 30 Brockett 99-Rockin' The Country
| 20 h 30 Bride of the Seventh Heaven

Lundi, 5 juin | 18 h 30 Trudell

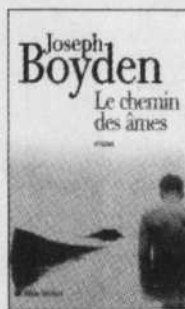
Jusqu'au 8 juin

Au Cinéma ONF
1564, rue St-Denis
514-496-6887

littérature

Lancement et lecture publique de l'émouvant roman *Le chemin des âmes* de l'écrivain d'origine ojibway Joseph Boyden.

En présence de l'auteur et du comédien huron Charles Bender, un 5 à 7 littéraire d'une grande force.



Mercredi 7 juin, à 17 h
À la Grande Bibliothèque



LA MACHINE À EXPLORER LES SIGNES
RAYMOND DUPUIS

Jusqu'au 1^{er} octobre

Grande Bibliothèque
Collection nationale, niveau I

Le patrimoine écrit des Premières Nations:
explorer, annoter, révéler



LA DÉCHIRURE
(DETAIL) ASHUKAN



PROPHECY
PAULINE LAHACHE



CONTES DE LA MYTHOLOGIE ATHAPASKANNE
(DETAIL) VIRGINIA P. BORDELEAU

arts visuels



SANS TITRE
THOMAS ECHALOOK



SOUTHEAST WIND
(DETAIL) ROBERT DAVIDSON

Jusqu'au 30 juin

du mardi au samedi
Guilde canadienne des métiers d'art
1460, rue Sherbrooke Ouest

métamorphoses
Nous sommes du Nunavik
Onze sculpteurs inuit contemporains

Jusqu'au 15 octobre

Musée McCord
690, rue Sherbrooke Ouest

Robert Davidson
Au seuil de l'abstraction
& Art Haida, les voies
d'une langue ancienne

site extérieur

Parc Émilie-Gamelin, au cœur de Montréal,
les gens de Tiohtiaki vous accueillent

du 21 au 25 juin



Les Iroquoiens du Saint-Laurent

Une invitation à la découverte, cinq jours
d'ateliers, de démonstrations et de palabres
dans un climat d'amitié.

Du 21 au 25 juin

de midi à 20 h



21
juin

Mercredi 21 juin

À partir de 11 h

Jour national
des peuples
autochtone

Cérémonie officielle
et ouverture du site
Tiohtiaki en présence
d'une autochtone quechua
appelée à jouer un rôle
capital pour l'avenir des
pays andins, Celinda Sosa,
Ministre du Développement
économique de la Bolivie.

24-25
juin



24 et 25 juin

de midi à 18 h

Les Boréades de la danse

L'événement populaire par excellence du
festival Présence autochtone

Des troupes mohawk, wendat, abénaquises, maya
et quechua partagent leur riche héritage.



Alain Choucaut

info festival | 514.969.3009 | tev@nativelynx.qc.ca

nativelynx.qc.ca

